



181. "Monseigneur", dit Lacuzon. "Même la joie peut tuer. Croyez-vous que vous pourrez supporter un si grand choc ?"  
 "Je vous en supplie, j'ai tout enduré : la solitude, la faim, le désespoir. Vous le savez. Ne me laissez plus dans l'incertitude et dites-moi : Mon fils est-il vivant ? Raoul regarde cette scène les yeux grands ouverts. Il regarde l'inconnu et se demande pourquoi il se sent attiré par cette silhouette en haillons.  
 "Eh bien, dit Lacuzon, je vous ai dit que je vous redonnerais votre titre et votre famille. Voici votre fils." Il pousse Raoul vers l'avant.

Le visage du jeune homme est baigné de larmes et d'une voix étouffée, il s'exclame: "Mon père !" Varroz ne peut plus se retenir. Il va vers les deux hommes et les serre dans ses bras.  
 "Tristan ... c'est moi ... ton ami, ton vieux Varroz qui ne t'as jamais oublié. Maintenant vous êtes ici .... tous les deux .... J'aime ton fils, Tristan. Il est devenu un homme comme tu l'étais : Sois fier de lui !"  
 Quand les hommes ont fini de s'embrasser, Magui s'avance. Elle aussi n'a pu retenir ses larmes. Elle regarde un instant le baron sans dire un mot.



182. Magui tombe à genoux et saisit la main de Tristan de Champ d'Hivers. – "Et moi, Monseigneur, balbutia-t-elle. "N'aurais-je de vous ni un souvenir ni une parole ? Vous ne vous souvenez pas de moi ?" Tristan attache son regard sur les traits de la vieille femme et s'écrie : " Marguerite !"

"Il me reconnaît ! Il me reconnaît ! Qui aurait pu me prédire un jour que je vous reverrais tous les deux ! Vous, Monseigneur, et toi, mon pauvre enfant !"

Magui se retourne et dit à Raoul: "La vieille Magui, qu'on appelait Marguerite, était ta nourrice, mon enfant ! Laisse-moi t'embrasser, comme je le faisais tant de fois jadis. "En silence, ceux qui ne s'étaient plus revus depuis des décennies, s'embrassaient sans fin. Lacuzon n'a jusqu'à présent pas réagi tant il a été surpris par ces retrouvailles inattendues.

Mais maintenant, il pense au curé Marquis, toujours prisonnier et qu'il faut libérer dès que possible.

"Le Baron de Champ d'Hivers vous racontera tout ce qu'il a vécu", dit-il. "Mais je crois que nous devons maintenant nous concentrer sur tout ce que nous devons faire pour redonner sa liberté au curé Marquis, le plus vite possible."

"Que pouvons-nous faire ?", Demande Varroz. "Nous ne savons même pas où les Gris l'ont emmené."

"Nous le savons. Il est à Clairvaux. " Répliqua le capitaine.

"A Clairvaux ?" Répéta Varroz.

"Mais comment est-ce possible ? Le comte de Bauffremont ... .."

"Il est traître et vendu, tout comme le seigneur de l'Aigle !"

"Les misérables !" Murmura Varroz. "Mais puisque nous savons tout cela, la question n'est pas si difficile !"



183. "Marchons immédiatement sur Clairvaux pour libérer le curé Marquis !" S'écrie le colonel Varroz.

Lacuzon regarde son vieux compagnon pendant un instant puis il dit : "Au début, j'ai dit exactement comme vous, colonel, mais écoutez d'abord Magui. Elle a un excellent plan."

Varroz se tourne vers Magui et lui demande d'expliquer le plan pour lequel Lacuzon est visiblement enthousiaste.

Magui répète tout ce qu'elle avait dit plus tôt à Lacuzon. La vie du curé Marquis n'est pas en danger et il vaut mieux exécuter d'abord un plan réfléchi que d'agir à la hâte. Puis elle raconte la mission qu'elle doit encore accomplir pour Antide de Montaigu. "Cette mission peut nous permettre de démasquer nos ennemis", conclut-elle.

"Elle a raison," dit Varroz. "Que pensez-vous faire maintenant ?"

"Je veux partir le plus tôt possible !", explique Magui.

"Je vais me rendre chez le comte de Bauffremont et lui remettre la lettre avec la bague d'Antide de Montaigu. Ensuite, je vais essayer de savoir ce qu'ils ont l'intention de faire avec le curé Marquis. Peut-être que je pourrais aussi trouver l'endroit où ils le cachent s'il ne se trouve plus dans le château.

"Mais", interrompt Varroz, "comment voulez-vous parvenir à vos fins ? Vous êtes déjà à bout de forces !"

"Il se peut bien que mes forces me trahissent et que je sois obligée de me reposer à Clairvaux. C'est pourquoi je vous demande de me donner six hommes qui pourront me protéger et explorer le terrain pour moi."

"C'est facile".

"Eh bien colonel, que ces hommes se tiennent prêts !" Dit Lacuzon. Le colonel ordonne à l'un de ses lieutenants de trouver six hommes parmi les plus infatigables et les plus résolus.



184. Magui est maintenant partie avec sa petite escorte. Lacuzon et Varroz restent seuls dans la grotte avec le baron et Raoul. Le moment des explications est venu. Raoul raconte à son père comment il a été sauvé des flammes par le fidèle serviteur Marcel Clément. Il raconte comment il a été élevé en France et comment il est tombé amoureux d'Églantine. Le baron raconte à son tour les terribles années qu'il a passées en captivité. Puis Lacuzon raconte la nuit au château de l'Aigle et tout ce qu'il sait de la trahison d'Antide de Montaigu. Il en arrive à sa fuite avec Églantine et plus tard avec le baron, et il décrit même le fantôme qu'il a rencontré dans la tour. Il révèle au baron le mystère entourant la naissance d'Églantine.

Elle est la fille d'Antide de Montaigu et de Blanche de Mirebel. Elle a cependant été élevée loin du château par Pierre Prost, le médecin des pauvres qui était comme un père pour elle.

"Qu'importe que la naissance de cet enfant soit le résultat d'un crime horrible ?" Crie le baron quand le capitaine a terminé son histoire.

"Raoul l'aime et je l'aime comme ma fille. Elle deviendra une Champ d'Hivers et je serai fier de me dire son père !"" Mais elle est toujours prisonnière ! "Dit tristement Raoul. "Elle sera libre ce soir !", promet Lacuzon. Dans quelques heures, nous nous dirigerons vers le château de l'Aigle. Mais soyez assuré que rien ne peut lui arriver car Antide de Montaigu est convaincu qu'elle a quitté le château avec nous."



185. Puis un pas rapide retentit dans l'escalier. La porte s'ouvre et Garbas apparaît.

"Qu'est-ce que c'est ?" Demande Lacuzon.

"Un des hommes de l'escorte de Magui est de retour et veut vous parler sur le champ. Il a fait un long voyage et il est épuisé. "

Quelques secondes plus tard, l'homme entre.

"Avez-vous des nouvelles de Magui ?" Lui demande Lacuzon.

"Oui, capitaine."

"D'où venez-vous ?"

"De Clairvaux."

"Que s'est-il passé ?"

"Magui nous a fait cacher dans le bois sur la rive gauche de la rivière et elle est allée seule au château. Au bout d'une demi-heure, elle est revenue et m'a ordonné de courir ici pour vous répéter un message. " " Et qu'est-ce qu'elle t'a dit ?"

"Deux choses ..."

"La première ?"

"Que le comte de Montaigu vient d'arriver à Clairvaux à l'improviste et qu'il est inutile de rien tenter aujourd'hui contre le château de l'Aigle.

"Et après ?"

"Magui vous demande de nous trouver dans le bois de Saint-Maur le plus tôt possible avant midi."

"Seul ?"

"Oh non capitaine ! Avec beaucoup de monde, au moins 500 hommes."

"Et que faudra-t-il faire ?"

"Magui viendra vous le dire elle-même ou elle enverra un de mes camarades pour vous le dire."

"Merci", dit le capitaine. "Allez, descends et repose-toi un peu. Dis à Garbas et à Pied-de-Fer qu'ils doivent venir ici immédiatement."



186. Un peu plus tard, Garbas et Pied-de-Fer entrent dans la grotte.  
 "Combien d'hommes avons-nous ici ?" Demande Lacuzon à son lieutenant Pied-de-Fer.  
 "Trois cents, capitaine."  
 "À la Franée ?"  
 "Deux cent cinquante".  
 "Et au champ Sarrazin ?"  
 "Cent cinquante et le même nombre au Pont de la Pile".  
 "Bien. Tu vas prendre deux cents hommes et tu partiras avec eux pour le bois de Saint-Maur."  
 "Oui, Capitaine."  
 "Tu auras soin de diviser ton monde par petits groupes qui suivront différents chemins. Porte-Balle, prend une centaine d'hommes à la Franée et conduit-les au même endroit. Cœur-de-Chêne et Bijou doivent courir respectivement au champ Sarrazin et au Pont de la Pile."

"Chacun d'eux conduit une centaine d'hommes au bois de Saint-Maur  
 "Tu m'as bien compris ?"  
 "Parfaitement, capitaine !"  
 "Tout le monde doit être extrêmement prudent, car rien ne doit entraver notre plan. Je vais partir moi-même avec cinquante hommes. Pars dès maintenant et fais en sorte que je n'arrive pas le premier."  
 Pied-de-Fer descend et les gens l'entendent communiquer les instructions du capitaine à haute voix.  
 "Eh bien," demanda Varroz, "et moi, que dois-je faire ?"  
 Je comptais vous prier de rester ici avec le baron de Champ d'Hivers. Vous serez alors prêt à prendre le commandement des renforts dont j'aurais peut-être bientôt besoin. Parce que, comme vous le savez, je ne connais pas le véritable but de cette expédition. Nous marchons à l'aveugle sous la direction de Magui. "  
 "Bien. Nous attendrons ici ", dit Varroz.

Le curé Marquis va-t-il être délivré ?



187. Qu'est-il arrivé à Marquis en attendant ? Comme l'avait déjà dit Magui à Lacuzon, il avait d'abord été emmené à Clairvaux par les Gris. Mais la détention d'un des membres de la grande trinité Franc-comtoise est une tâche trop lourde et surtout trop compromettante pour le sire de Bauffremont, qui n'avait pas encore levé au grand jour l'étendard de sa trahison. Au lever du jour, Marquis fut tiré de sa prison. Les Gris jettent un long manteau gris sur les épaules du curé Marquis pour recouvrir entièrement sa soutane rouge.

Vingt Gris le placent au milieu d'eux et un moment plus tard, ils se mettent en marche. Le curé Marquis devine bientôt où ils le mènent :

au Bas-pays où ils le livreront sans doute aux Français et aux Suédois. Marquis se rendait bien compte de sa haute importance, il sait qu'il ne doit attendre aucune pitié. Les trois chefs des montagnards Franc-comtois sont leurs ennemis jurés. Cependant, il continue à marcher comme un héros avec la tête haute. A huit heures du matin, la troupe passe en vue du manoir de Verges qui appartient au comte Henri de Verges, franc-comtois de sang et de cœur. Marquis voit certains de ses hommes d'armes parler à la grille. Ils regardent la petite troupe, mais la distance est trop grande pour qu'ils reconnaissent le curé Marquis. Les pensées de Marquis vont très vite. Il ne peut pas fuir, mais il pourrait appeler à l'aide. Mais les Gris devinent ses pensées.



188. Un des Gris s'approche de Marquis. Il tire son poignard et enfonce la pointe dans le bras gauche du curé Marquis. D'une voix basse, il dit: "Un mot, un cri et vous êtes mort !" Marquis fait un mouvement involontaire. Le Gris se méprend sur ce mouvement. La lame du poignard pénètre de deux pouces dans la chair et le sang jaillit du bras du prêtre. "Vous me faites mal", dit Marquis avec un sourire résigné. Le Gris, un peu honteux sans doute, range son poignard. Le prêtre reprit son calme stoïque et les hommes d'armes du château des Verges regardent la troupe qui passe, ne se doutant pas qu'un prisonnier est emmené sous leurs yeux.

Un prisonnier qui porte le nom de Marquis ! Puis ils se replient et rentrent dans le château de leur maître. Les Gris continuent leur voyage et accélèrent leur marche. Après quelques heures, ils arrivent au château de Bletterans où se trouve le quartier général de l'armée française. Autour du château sont disposées des tentes où campent les soldats. Au départ, l'escorte peut entrer dans le camp sans encombre, mais quand ils avancent près du quartier général, des groupes plus nombreux se pressent autour d'eux avec un air de triomphe. La nouvelle de la capture du prêtre-soldat s'était propagée de bouche à oreille.



189. "Le château de Bletterans est un point stratégique important. C'est la clé du bailliage d'Aval, il défend l'accès à la Franche-Comté du côté de la Bresse. Du côté nord, les fortifications de la citadelle protègent le village. De plus, tout le château est entouré d'eau notamment par une rivière, la Seille qui défend le château du côté de la Bresse. Les Français sont devenus maîtres de ce château après une lutte longue et difficile. Le pont-levis est abaissé pour laisser passer Marquis et ses compagnons. Tandis que les soldats veillent sur les remparts et dans la cour, l'attention du public ne se concentre que sur les nouveaux arrivants avec un prisonnier très spécial parmi eux. "Le voilà donc, ce curé Fier-à-bras !" Les gens l'abreuvent de quolibets et d'insultes. "Nous sommes honorés de vous voir ici, grand défenseur de la Franche-Comté !"

C'est maintenant le moment où tu peux faire ta prière ! " Le prêtre marchait tranquillement dans la foule et semblait ne rien entendre. Quand elle arrive à la porte d'entrée à la citadelle, l'escorte s'arrête un moment. La porte s'ouvre et le prêtre peut entrer avec ses gardes. Pendant que le lieutenant des Gris attend de nouveaux ordres, le prisonnier est conduit dans une salle basse. La viande et le vin sont servis aux soldats. Evidemment, Marquis n'a droit à rien de tout cela. Ses poignets attachés très serrés, la faim et sa blessure au bras le font beaucoup souffrir et il se sent épuisé. Il tombe mort de fatigue sur un fauteuil. Cependant, aucune plainte ne sort de sa bouche. Il ne peut que supplier Dieu de lui accorder la force de mourir en héros comme il avait vécu.



L'homme à la robe rouge

190. Pendant que le curé Marquis attend son sort, une discussion importante a lieu dans une autre pièce du château. C'est une salle immense mais dans un état pitoyable. Les batailles qui ont eu lieu dans le château ont clairement laissé leurs traces dans cette pièce. Actuellement, il y a six personnes: le cardinal de Richelieu installé dans un immense fauteuil, le comte de Guébriant, Antide de Montaigu et trois généraux français, le duc de Longueville, le marquis de Villeroi et le marquis de Feuquières. Le visage du cardinal était osseux, il offrait une pâleur bistre et malade. Son regard est d'une étrange fixité et ses lèvres minces se contractent en un rictus sardonique à chaque instant. Tout en lui montre la ruse, l'audace, la cruauté, la confiance en lui mais aussi le génie, malgré la faiblesse de son corps. Antide de Montaigu lui annonce que le curé Marquis a été capturé et que les soldats vont lui remettre la première preuve de sa loyauté indéfectible envers la France bien-aimée.

Puis il présente au cardinal le plan qu'il a élaboré pour emprisonner les autres membres de la trinité : Varroz et Lacuzon. Quand il a fini son discours, il s'incline et recule respectueusement de quelques pas. L'homme vêtu de rouge qui l'avait écouté sans l'interrompre une seule fois, fixe maintenant le comte de Montaigu et dit d'une voix lente et basse : "C'est bien, Messire. Je crois à la réussite de vos plans. Et quand l'heure sera venue où nous récompenserons ceux qui nous ont aidés, vous ne serez point oublié." Le seigneur de l'Aigle rougit de plaisir et balbutie quelques mots de remerciement. Cependant, personne ne comprend ces mots, car un officier français est entré dans la pièce en annonçant l'arrivée du Curé Marquis. "Qu'il soit conduit ici et introduit devant moi dans les cinq minutes", dit le cardinal.



191. Alors le cardinal se tourne vers le marquis de Feuquières et dit: "Veillez, je vous prie, général, à ce que mon nom ne soit jamais prononcé devant le prisonnier ! Maintenant, donnez l'ordre à cinquante de mes gardes de venir se ranger derrière mon fauteuil."

"Monseigneur, dit Antide de Montaigu, j'ai aussi intérêt à ne pas être reconnu par le curé Marquis. Me permettez-vous de revêtir en sa présence, mon déguisement habituel ?"

" Le masque noir, n'est-ce pas ?"

"Oui, Monseigneur."

"Je le permets, Messire!"

Le seigneur du château de l'Aigle sort. Au bout d'une ou deux minutes, il revient enveloppé dans un long manteau et le visage caché par son masque noir.

En même temps, cinquante gardes entrent dans la salle, l'épée à la main. Ils se tiennent avec le comte de Guébriant sur le côté droit du fauteuil, en s'isolant volontairement du seigneur de l'Aigle qui reste seul, à gauche.

"Général, dit le cardinal au marquis de Feuquières, "Faites entrer le prisonnier."

Quelques secondes plus tard, le curé Marquis entre, entouré d'une douzaine de soldats. On venait de délier ses mains ce qui l'avait un peu soulagé, néanmoins il est très pâle. Il regarde tout autour de la pièce pendant un moment. Ses yeux se posent sur le cardinal. Un sourire à peine ébauché soulève sa lèvre supérieure et son regard brille une seconde d'un éclat vif. Le cardinal voit ce sourire et ce regard, et son front se plisse. Mais le curé Marquis ne le regarde plus.



192. Les yeux de Marquis se concentrent sur l'homme au masque noir. Le prêtre-soldat frissonne de dégoût, comme s'il venait de marcher sur un serpent venimeux qui l'aurait mordu au talon. Une haine féroce se reflète sur son visage pendant un moment. Puis il regarde à nouveau l'homme en rouge.

"Approchez-vous", dit-il au prisonnier. Le curé Marquis fait un pas en avant et reste immobile, les bras croisés sur sa poitrine.

L'homme qu'on appelle Monseigneur ou Votre Éminence regarde attentivement pendant quelques secondes le curé Marquis.

Après cet examen muet, le cardinal rompt le silence. – "Vous êtes donc le curé Marquis, le prêtre qui tenez le mousquet et l'épée de cette même main qui consacre la sainte hostie et donne la bénédiction ?".

"C'est moi", répond calmement Marquis.

"Vous avez donc oublié les paroles de l'Évangile : celui qui frappe avec l'épée périra par l'épée ?"

"Je n'ai rien oublié ... Pour chasser les marchands du Temple, Jésus a pris une corde. Contre la dévastation, l'incendie, l'assassinat, il fallait d'autres armes !"

"Vous voyez que Dieu n'est pas avec vous cette fois-ci puisque ces armes ont été vaincues."

"Vaincues !" S'écrie Marquis. "Qui a dit cela ?"

"N'êtes-vous pas notre prisonnier?"

"Moi, oui ... Mais que m'importe ? Je ne suis pas seul ! Il y a d'autres héros ! Quand je serai mort, le désir de liberté ne fera que grandir !"

"Vous vous croyez donc libres ? Vous repoussez le roi de France pour être les vassaux du roi d'Espagne !"

"Sans aucun doute. Nous le savons trop bien ! Nous sommes prêts à verser jusqu'à notre dernière goutte de sang pour notre liberté !" La voix du curé Marquis est déterminée et résonne même avec enthousiaste !



193. Le cardinal regarde Marquis avec une sorte d'admiration étonnée. L'homme qui lui avait été décrit comme une brute de paysan, un fanatique grossier et aveugle, est un profond penseur, un savant ! Il va droit au but, inspiré par une pensée grande et sainte. Il a l'éloquence du geste et du regard.

Marquis peut deviner sur le visage de son interlocuteur, l'impression profonde qu'il vient de produire et il reprend :

"Pendant vingt ans, nous nous sommes battus pour notre liberté et vous ne pensez pas que nous allons abandonner le combat maintenant ? Etes-vous en train d'oublier toutes les batailles sanglantes que nous avons gagnées ?

Et pensez à l'existence du Parlement. N'est-ce pas la preuve de notre indépendance ?" Marquis est silencieux, son visage est grave, il reprend : "Des crimes terribles ont été commis.

Mais qui sait si bientôt on ne verra pas tomber des têtes dont on aura arraché le masque ?"

Ces dernières paroles accompagnées d'un regard de mépris et de menace arrivent droit au cœur d'Antide de Montaigu comme un coup de poignard et il pâlit sous son masque noir.

Le courage du prêtre n'a pas laissé beaucoup de cœurs insensibles. À la surprise succéda le respect et oui, presque la sympathie. Si le cardinal n'avait pas été là, peut-être que beaucoup auraient serré la main du prêtre. Seul Antide de Montaigu, le misérable traître, est en proie à une rage sourde. Comme il déteste cet adversaire qui a su gagner le respect de ses ennemis !

Pendant quelques secondes, l'homme à la robe rouge semble absorbé dans ses pensées. Marquis, toujours calme, les bras croisés, le regarde avec une sorte de sourire.



194. L'homme à la robe rouge relève lentement la tête. Son regard croise celui de Marquis qui ne baisse pas les yeux. Tous les spectateurs de cette scène attendent avec impatience les premiers mots qu'il va dire. Mais au lieu de mots de colère, le cardinal entame un débat.

"Vous craignez que le roi de France ne devienne un maître pour vous, dit-il d'une voix lente, mais la politique poursuivie par Louis XIII devrait vous convaincre. Elle sera une garantie pour votre province."

"Je ne vous comprends pas", dit Marquis.

"Vous m'avez dit que le parlement protège le peuple contre les gentilshommes et les gentilshommes contre les hauts seigneurs", dit le cardinal, mais Louis XIII ne fait-il donc pas pareil ?

Le prêtre répond seulement avec un sourire.

"Vous ne m'avez donc point compris alors ?" Demande le cardinal.

"Ne parlons pas de Louis XIII, je vous en prie !", s'écrie Marquis.

"Pourquoi ?"

"Parce que Louis XIII n'existe pas et vous le savez mieux que moi."

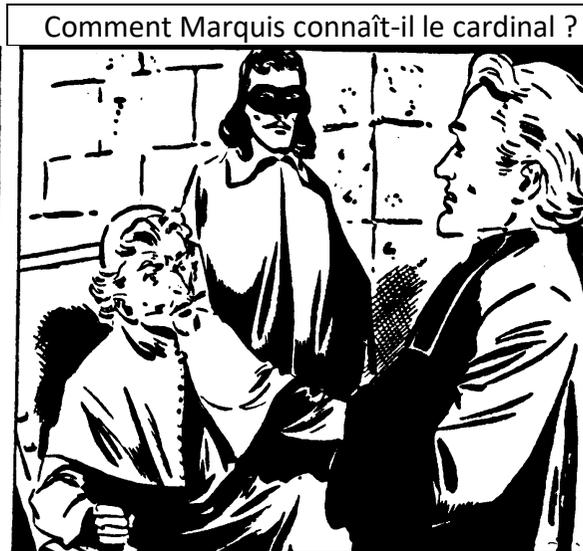
L'homme à la robe rouge tressaillit.

"Non, poursuit Marquis, ne parlons pas du roi de France, mais si vous le voulez, parlons du cardinal-ministre, parlons de Richelieu.

Richelieu, l'éminence rouge, qui parle au nom de la France, devant qui tout le monde, y compris le roi, doit s'incliner et dont l'ambition est sans bornes et l'orgueil immense !"

Sur ces mots, le duc de Longueville, le marquis de Villeroi et le marquis de Feuquières s'avancent avec un air menaçant, la main sur la garde de leur épée.

"Eh Messires, laissez vos épées en place", dit Marquis. Vous êtes de trop bons gentilshommes pour frapper un ennemi qui ne peut pas se défendre. De plus, le bourreau prendra très probablement soin de moi dans un instant.



Comment Marquis connaît-il le cardinal ?

195. Après s'être tourné vers les officiers français, Marquis désigne du regard et du geste, Antide de Montaignu:  
"Messieurs, dit-il aux officiers, je vous ai demandé de remettre votre épée au fourreau, mais si vous voulez qu'on en finisse plus vite avec moi, donnez non pas une épée mais un couteau à ce seigneur masqué. Le métier de bourreau est digne de lui !"  
"Insolent !" Crie le seigneur de l'Aigle.  
"Silence !" murmure l'homme en rouge en faisant un signe au marquis de Feuquières. Celui-ci fait signe à son tour à un officier qui se tient près de la porte du fond. L'officier sort. En même temps, on entend une sonnerie de trompettes. Un page d'environ seize ans, précédé de deux clairons et suivi de huit gardes, entre dans la pièce. Le page porte sur son bras gauche replié, un coussin de velours écarlate galonné de fils d'or.

Une enveloppe avec un ruban rouge et un large sceau, est posée sur le coussin. Le page avance jusqu'au cardinal et met un genou à terre.  
"Pour ..." commence-t-il.  
Mais il n'eut pas le temps d'achever. Le curé Marquis l'interrompt.  
"Pour Son Éminence, Monseigneur le Cardinal de Richelieu", dit-il d'une voix claire.  
"Quoi ?", S'écria le cardinal.  
"Vous saviez ?" Marquis s'incline profondément. "Oui, Monseigneur." Dit-il.  
"Qui donc vous avait dit ça ?"  
- "Personne, mais comment aurait-il pu m'être possible de ne pas deviner ? Le bruit de votre arrivée ne s'est pas encore répandu dans nos montagnes, Monseigneur et cependant je n'ai pas eu un moment de doute. Devant quel autre que vous, les généraux français courberaient-ils la tête aussi bas ? D'ailleurs, ne portez-vous pas un vêtement qui montre que vous êtes cardinal ?"



Richelieu demande à Marquis de parler

196. Après ces accusations du curé Marquis, Richelieu est blanc de rage. Ses yeux scintillent et d'une voix tremblante il crie: "Prêtre, prenez garde !"  
- "À quoi, Monseigneur ?" Demande Marquis. "Qu'est-ce que j'ai à craindre ? Je sais que la mort m'attend et que je ne lui échapperai pas. Les grands de ce monde accordent toujours une grâce à celui qui va mourir. Je vous réclame comme faveur suprême le droit de parler jusqu'au bout sans être interrompu. Je parlerai brièvement et je vous jure de ne rien dire qui ne soit vrai."  
"

Le cardinal qui avait eu le temps de prendre sur lui, fait un geste et répond : "Parlez !"

"Merci Monseigneur", dit le prêtre. La France veut la Franche-Comté. Mais croyez-vous que vos soldats peuvent gagner notre sympathie en dévastant le pays par l'incendie, le pillage, la famine, la barbarie, en commettant des crimes odieux et en faisant preuve d'arbitraire ? Demandez à vos généraux, Monseigneur, de quelle façon ils comprennent la guerre. Mais ils ne vous répondront pas. C'est pourquoi je vais vous le dire. Je vais

vous dire ce qu'ils ont fait ! "

Et s'ils l'osent, ils me démentiront.

Le duc de Longueville et Messieurs de Villeroi et de Guébriant font un pas en avant. Ils veulent évidemment imposer le silence à Marquis.

" Monseigneur, dois-je parler ou dois-je me taire ?" Demande le curé Marquis.

"Parlez !", Dit Richelieu. Marquis commence son récit en racontant les crimes commis en Franche-Comté : "En 1637, après avoir conquis Poligny, le duc de Longueville fit détruire la ville. Tous les habitants ont été tués. Le marquis de Villeroi fait faucher le blé en herbe, rase le château de Vire-Châtel sans raison et brûle les cinq villages de la baronnie. Je pourrais parler pendant des heures du mal qu'ils ont fait, Monseigneur. Le feu et la famine, voilà les armes de ces illustres chefs !"

"Au nom du ciel, Monseigneur, s'écrie Longueville, "que Votre Eminence daigne imposer le silence à cet homme !"

"A-t-il menti ?", Demande le cardinal. Le duc ne répond pas.

"Qu'il continue ! dit Richelieu.



197. Marquis raconte maintenant une histoire longue et détaillée sur tous les crimes commis en Franche-Comté au cours des années. Il ne parle pas seulement des généraux mais aussi du comte de Guébriant.

Le prêtre termine sa plaidoirie d'une voix tremblante et les larmes aux yeux: "Monseigneur, ayez pitié de notre malheureuse province. La guerre que vous avez déclarée à notre province est humiliante et cruelle. Une meute de loups surnois a été lâchée sur nos montagnes, causant de grands ravages."

"Comme Franc-comtois et comme un des chefs des montagnards, je vous hais, Monseigneur ! Comme homme, je suis forcé de vous admirer et de vous déclarer grand !" Puis Marquis se tait.

Richelieu pendant un instant, reste pensif, la tête inclinée et médite sur tout ce que vient de dire le curé Marquis. Tous les auditeurs de cette scène s'étonnent du silence qui est tombé après ces mots si rudes.

Alors le cardinal relève la tête. "Prêtre, dit-il, votre vie est entre mes mains."

-"Je le sais, Monseigneur et je sais aussi ce que vous allez faire."

"Et si je vous laissais vivant et libre, pourtant ? ... que diriez-vous ?"

-"Je dirais, Monseigneur, que vous avez une arrière-pensée en agissant ainsi."

"Donc si je vous laissais libre, vous repousseriez mon offre ?"

"Monseigneur, dit Marquis, je vous reconnais le droit de m'envoyer au supplice mais pas de m'offenser."

"Prêtre" demande Richelieu, "je vous laisse maître de votre sort. Comment voulez-vous être traité ?"

"Comme votre égal, Monseigneur."

"Mon égal ?", répète Richelieu avec étonnement.

"Vous êtes un des rois de France, je suis un des rois de la montagne. Et nous sommes prêtres tous les deux. "



198. – Et cette robe rouge, s'écrie le cardinal, de quel droit la portez-vous ? Seuls les plus hauts dignitaires ecclésiastiques ont droit de la porter !" – "On ne vous a pas dit, Monseigneur, que cette robe rouge était mon talisman ? Et n'avez-vous jamais entendu dire que cette robe me rend invulnérable aux balles de mousquet et aux coups d'épée ?"

"Oui, on m'a dit cela. Mais dans quel but portez-vous cette robe rouge ?

D'un geste rapide, Marquis saisit le poignard à la ceinture de M. de Feuquières qui se trouve à côté de lui, et avec la pointe du couteau, il fend la manche gauche de sa robe, sur toute sa longueur. Les Français, qui n'avaient pas compris le geste du curé Marquis, s'élancent, croyant que le curé en voulait à la vie du cardinal, mais le curé Marquis a déjà jeté loin de lui, le poignard. Il montre son bras nu au cardinal.

La blessure faite le matin par un Gris au château de Verges, saignait toujours.

-" Regardez, Monseigneur", dit Marquis, depuis tout le temps que je suis là, le sang coule et personne ne le sait.

Le sang est rouge de la même couleur que mon vêtement. Voilà comment le curé Marquis est invulnérable. Voilà le secret de la robe rouge ! "

Le cardinal baissa les yeux. Une émotion courte mais intense s'empara de lui.

Un cri d'admiration s'était échappé de toute l'assistance face à ce courage inébranlable. Cela dérange manifestement le cardinal qui fronça les sourcils. Les soldats restent silencieux. Le cardinal est pensif.

Marquis attend impassible ce qui doit arriver maintenant.



199. C'est Richelieu qui rompt enfin le silence pesant. "Messires, dit-il en regardant successivement chacun des officiers et en s'arrêtant sur chacun d'eux, nous avons capturé un rebelle. Il mérite une punition et j'aimerais vous demander à tous, ce que doit être sa peine. Parlez le premier, duc de Longueville." Monseigneur, répond le duc, je n'ai d'autre avis que celui de votre Éminence. Je pourrais me tromper mais Votre Éminence est infallible. "

- "Et vous, marquis de Villeroi ?"

Mon opinion est en tout point conforme à celle du duc de Longueville.

"Et vous, marquis de Feuquières ?"

"Ma réponse est la même que celle de mes deux prédécesseurs". Richelieu regarde le prêtre et pendant un moment, il dut baisser son regard tant les yeux de Marquis exprimaient le profond mépris devant la bassesse des trois seigneurs.

Marquis attend tranquillement le verdict des officiers.

"Il a raison", pensa Richelieu, "Ces hommes n'osent même pas avoir une d'opinion devant moi".

Puis il se tourne vers de Guébriant: - "Et vous, comte, avez-vous un avis à ce sujet ? - "Oui, Monseigneur. Moi, je ferais grâce."

"Ah ! Dit Richelieu. Les regards indignés des autres officiers se tournent tous avec stupeur vers Guébriant qui venait de prononcer des paroles d'une telle audace.

Seul Antide de Montaigu doit maintenant répondre à la question: "Et selon vous, Messire, quelle peine mérite le prisonnier ?"

"La Mort !" Répond Antide de Montaigu d'une voix gutturale.

"Et par quel supplice ?"

"Celui des manants : la corde !"

"Et si ce verdict est prononcé, vous chargeriez-vous de l'exécution ?"

"S'il le fallait, oui, Monseigneur".

Richelieu détourna les yeux. L'infamie du seigneur de l'Aigle faisait honte et horreur à tous.

"Que ce prêtre soit conduit à la chapelle", dit Richelieu



200. Alors que dans le château de Bletterans, on délibère sur le verdict du curé Marquis, deux moines suivent la route par laquelle il y a quelques heures, les Gris conduisaient le prisonnier au château. Ils portent tous les deux la robe de l'Abbaye de Cuzeau, c'est-à-dire : une robe de grosse laine grise, longue et large avec un capuchon qui peut cacher tout le visage. Une corde tient lieu de ceinture autour de la taille. L'un des moines est un vieillard. De profondes et nombreuses rides sillonnent son front et tout son visage. Une longue barbe blanche tombe jusqu'au bas de sa poitrine. L'autre moine a tout au plus 23 ou 24 ans. Il marche tête nue et ses cheveux blonds flottent au vent.

La route est absolument déserte et les hommes marchent d'un bon pas. Arrivés à l'endroit où la route fait un coude, les moines voient soudain arriver un cortège. Il y a des chariots chargés de grain et de fourrage et une demi-douzaine de grands bœufs. Tout cela est surveillé par un petit groupe de paysans armés jusqu'aux dents.

Dès que les moines voient le cortège approcher, un changement se produit brusquement chez l'un d'entre eux. Le vieux moine qui jusqu'alors a toujours marché la tête haute avec souplesse à côté de son jeune compagnon, est l'objet d'un changement subit. Il a le dos courbé et s'avance avec peine en s'appuyant d'une main tremblante sur un long bâton.



201. les deux moines finissent par arriver à la hauteur des paysans avec leurs chariots et leurs voitures de foin. Les paysans ôtent respectueusement leur chapeau et demandent au vieux moine, sa bénédiction; de bon cœur, le vieux moine les bénit tous d'une voix chevrotante. Après environ un quart d'heure où les deux groupes se sont perdus de vue, un second changement s'opère chez le vieux moine. Il relève la tête, redresse son dos et quelques secondes plus tard, tout comme une demi-heure auparavant, les deux moines marchent sur la route à grandes enjambées.

Après avoir marché pendant plusieurs heures sans incident, les moines atteignent une petite colline. Au loin, ils voient une forêt. Ils aperçoivent la silhouette d'une tour qui dépasse de loin les autres bâtiments.

Qu'est-ce que c'est ?", Demande le jeune moine.

"C'est Bletterans." "Et quand y serons-nous ?"

"Dans une heure. J'espère que notre voyage se terminera aussi heureusement qu'il a commencé."

"Si les renseignements qui m'ont été donnés sont exacts, le bois que nous devons traverser n'est pas occupé par les Français. Je commence à espérer que tout se passera comme je le souhaite. "

Les deux moines marchent dans la forêt sans rencontrer personne. Quand ils sortent de la forêt ils se retrouvent devant une grande plaine qui s'étend jusqu'au château de Bletterans. Le soleil disparaît derrière l'horizon, caché derrière la brume. A ce moment, le beffroi de la citadelle sonne cinq heures. Au même moment, en direction du château, retentissent des roulements de tambour et des sonneries de clairons. À leur consternation, ils voient le pont-levis du château qui était baissé jusqu'à présent, en train d'être relevé.

"Oh," s'exclame Le vieux moine, "Voilà qui va mal ! Nous arrivons en retard !"

"Que faire ?" "Allons toujours !"